

REVUE
DES
QUAT'SAISONS



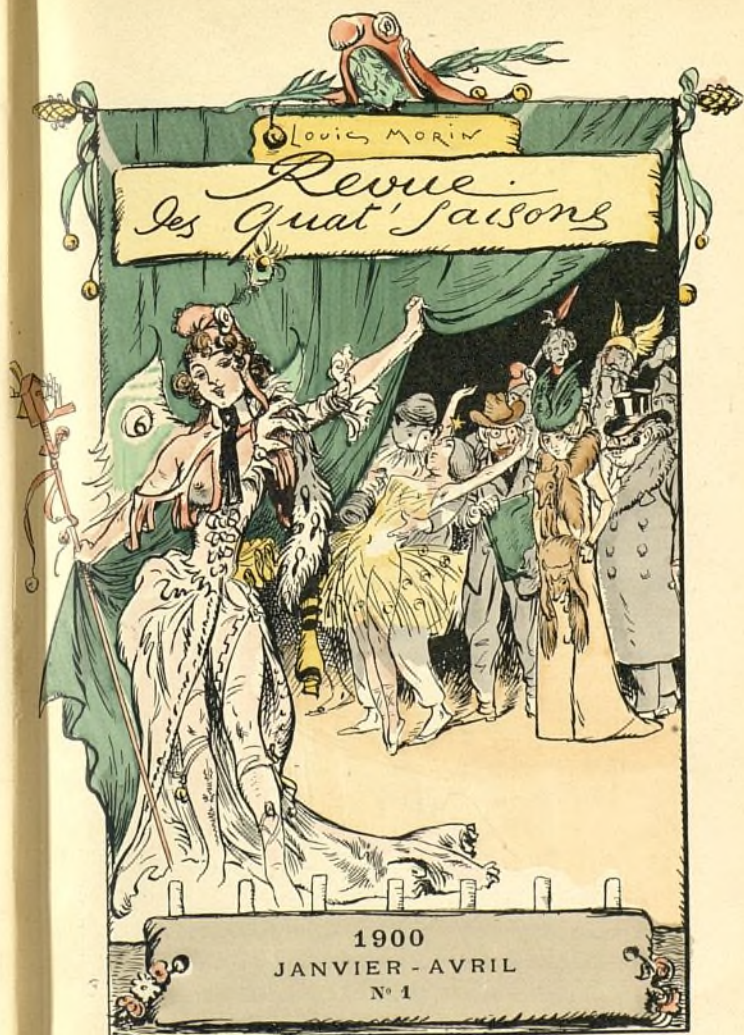


AVANT-PROPOS.
 SOUVENIRS DES DEUX DERNIERS QUATZ-ARTS ET
 D'UN BAL DU « COURRIER FRANÇAIS. »
 LE BAL DE L'INTERNAT.
 LA FANTAISIE DES ARTISTES A L'EXPOSITION.
 LA JOIE D'AUTREFOIS : LE SOIR DE VENISE,
 par LÉON BORDELLET.
 L'INFLUENCE DU CHAT NOIR.
 CHRONIQUE : LES MODES. LES OBJETS D'ART.
 LES TABLEAUX. LES ÉDIFICES. LES THÉÂTRES.
 LES LIVRES. LES IMAGES.

IL A ÉTÉ TIRÉ

50 Exemplaires sur papier vélin
 Contenant une suite complète des fumés sur Chine
 100 Exemplaires sur papier du Japon.

Ayuntamiento de Madrid



PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES
Librairie Paul Ollendorff
50, CHAUSÉE D'ANTIN, 50
—
Tous droits réservés.

Ayuntamiento de Madrid





AVANT-PROPOS

...Faites une part au sourire et à l'hypothèse où ce monde ne serait pas quelque chose de bien sérieux...

E. RENAN (*Discours aux Etudiants*).



CETTE revue ne sera ni pessimiste, ni réaliste, ni grave, comme la plupart de ses consœurs. L'art n'est-il pas un jeu, le jeu des bons esprits, qu'il faut ranger au nombre des choses pas bien sérieuses dont parle Renan? La fantaisiste Revue des Quat'Saisons tâchera d'y jouer légèrement, pour le passe-temps des gens décidés à lutter contre le spleen qui nous envahit, et à arrêter le moins possible leur pensée sur les misères de la vie laide que nous font les lois, les préjugés, les modes et le snobisme.

Est-ce à dire qu'elle sera gaie au sens gaulois du mot? Pas du tout. Les histoires grossières dont on a abusé

depuis dix ans n'amuse plus personne, heureusement. La gaieté semble s'être affinée, attlicisée, parisianisée, montmartrisée, si l'on veut, et voici qu'elle n'est plus seulement faite d'esprit satirique et d'élégante bonne humeur, mais aussi de couleur et d'images. Les jeunes artistes, fatigués de la peinture de morceau et du naturisme intransigeant, et si heureusement frottés aujourd'hui de littérature et d'érudition, lui ont apporté leur imagination, leur science du caractère et du costume, leur goût de la composition, et aussi une conception de la vie qui semble un peu se souvenir des lumineuses époques du paganisme.

Les dieux reviendraient-ils, dont Théophile Gautier, ancêtre de la fantaisie délicate de notre temps, pleurerait la fuite! Qu'ils reviennent, au moins dans notre pensée, pour l'orner de symbolisme et nous apprendre à poétiser nos arts par la légende, comme firent les anciens.



L'art léger que nous aimons, plume ou poil, a toujours eu des représentants en France, sous des formes différentes, plus ou moins nombreux, selon que l'époque s'y

prêtait. Mais aujourd'hui le temps paraît singulièrement propice : l'aimable gâchis social où nous pataugeons va peut-être nous amener à l'une de ces époques de décadence où les artistes, débarrassés d'une influence officielle autoritaire, ont fait merveille à leur bon plaisir.



En ces temps viennent les petits maîtres, qui sont les grands maîtres véritables. Notre amour de Fragonard et de Watteau, tant d'enthousiasme et tant de billets de mille n'en font-ils pas la preuve ?

S'il est vrai que notre décadence arrive, tous freins cassés, il faut tâcher qu'elle ait aussi de l'élégance et de la gaieté et que nous mourions avec grâce, laissant de nous le plus aimable souvenir. Au contraire, si notre fin n'est pas si proche et que notre République puisse vivre, ses trente ans l'incitent tout de même à devenir coquette et à soigner sa toilette, afin qu'elle puisse plaire encore. A son bonnet phrygien, qui déjà n'est plus couleur de sang, mais rose, et du rose le plus tendre, ne permettra-t-elle pas de coudre quelques grelots ?

Ces grelots ont grelotté, timidement d'abord, ici et là, dans quelques coins privilégiés : dans le cénacle des artistes du Chat Noir, dans les fêtes du Courrier français,

des Quat'z-arts et de la Vache enragée, dans les bals des Internes et quelques autres, dans maints journaux, livres et objets d'art.

Ce sont ces manifestations originales qu'il nous paraît bon de signaler, ne serait-ce, comme en ce recueil, que par la note de carnet et le croquis colorié, et nous tâcherons de les recueillir au jour le jour, où qu'elles se produisent, dans les fêtes d'artistes et d'étudiants, dans les expositions, au théâtre, au bal, sur les édifices, dans le tableau et dans la rue, dans le livre et l'image, partout où l'art joyeux, nouveau, élégant ou narquois, peut nous distraire des petits ennuis quotidiens.

Et quand le moderne sera trop pauvre pour nous fournir notre pâture, n'avons-nous pas l'autrefois et ses exemples, qu'il est utile de rappeler de temps à autre? Il nous a toujours semblé que l'art doit être bifrons, comme la Prudence de Goltzius, et regarder le passé aussi bien que le présent.









SOUVENIRS
DES DEUX DERNIERS QUAT'Z-ARTS
ET D'UN BAL DU COURRIER FRANÇAIS

Le 22 avril 1898, à trois heures du matin, les trois mille soupeurs du bal des Quat'z-Arts s'arrêtèrent de souper et restèrent figés de surprise, la fourchette en l'air, oubliant le champagne et la galantine : tels les invités du roi Balthasar.



C'est que la plus étrange des visites venait de les interrompre : deux habits noirs, très distingués, accompagnés de deux dames en pelisses, noyées dans la soie et les fourrures, s'avançaient lentement, calmes et souriants, parmi la confusion multicolore des attablées. Le toupet tranquille a un tel ascendant sur les foules qu'ils purent parvenir jusqu'au milieu du bal, devant la table des Barbares, au milieu de laquelle une petite femme rousse, drôlement coiffée d'une calotte rouge à plumes, en chien savant, versait sur sa gorge ronde, à pleines bouteilles, le champagne que les Barbares recueillaient aux rigoles de ses genoux polis...

Mais à ce moment une clameur s'éleva, de toutes parts, et, brusquement, la conscience venant à tous que ces habits noirs insultaient par leur présence à la Fantaisie souveraine de la fête, un tel haro roula dans l'immense salle du Moulin que les intrus durent tourner les talons et battre en retraite.

Et, par un de ces hasards qui semblent avoir l'esprit



AUX QUAT'Z-ARTS.



LA TERREUR AUX QUAT'Z-ARTS

Ayuntamiento de Madrid



Ayuntamiento de Madrid



de la situation, la personne tout indiquée pour conduire cet exode se trouva là, un ange gigantesque, nimbé d'or et vêtu de blanc, dont l'épée flamboyante tournoya comme il fallait au-dessus de la tête des réprouvés, au bout de grands bras maudisseurs.

Cet intermède symbolique, synthétique et pantomimique ne troubla la fête que pendant cinq minutes, mais il dégagea nettement, pour quelques-uns, le sens de cette institution des Quat'z-Arts, qui peu à peu prend l'importance d'une religion de la beauté renouvelée de l'antique, et dont les adeptes, farouches à l'égal des fidèles d'Éleusis, ne peuvent souffrir la présence des profanes.

L'initiation est sans mystères compliqués : il suffit aux invités d'apporter à la fête, sous un costume riche, ou savant, ou simplement ingénieux, la propriété d'esprit et de manières du peintre qui voit dans son modèle tout autre chose qu'une fillette déshabillée. Et c'est un fait admirable que la tradition de bonne compagnie qui s'est établie dès le premier bal

de 93, et qui s'est continuée pendant tant d'années qu'il n'y a plus aujourd'hui que les imbéciles sans recours pour trouver licencieuse cette annuelle fête des yeux, unique dans les temps modernes, où le chaste nu de la femme reprend la place première qui lui est due.

Remarquez que les détracteurs des Quat'z-Arts ne peuvent se passer, dans les opéras, les ballets ou les féeries où ils se complaisent, de ce même nu de la femme,



mais à condition qu'il soit déformé et coloré de rose criard par les maillots, ou ceinturé ignoblement, sous les



seins, de cet abominable *tutu* de gaze de ballerine, *tutu* immortel, indestructible à l'égal du chapeau haut de forme. En vérité, le monsieur coiffé de ce tuyau est bien fait pour se plaire aux entrechats de la personne que juponnent ces gazes maladroites!

Inconséquence des préjugés! La mère de famille conduit sa fille au Salon, l'arrête longuement devant les nymphes et les baigneuses du délicieux Jules LeFebvre et du fondant Bouguereau. Supposez que nymphes et baigneuses descendent du cadre, pour promener dans la salle leurs chairs de lys et de roses, et imaginez la fuite éperdue de ces dames et leurs cris d'indignation! Si l'image est charmante,

pourquoi la réalité est-elle à ce point méprisable?

Il y a encore, paraît-il, en des provinces reculées, des gens qui croient à la Babylone moderne et à la *grande noce* annuelle des rapins. L'aimable artiste auquel on doit la première idée de cette solennité joyeuse nous racontait dernièrement que, devant lui, dans un hôtel de basse Bretagne, la conversation tomba sur les Quat'z-Arts. Un des assistants crut le moment bien venu pour lancer cette étonnante apostrophe : — Pour les femmes, c'était très bien; mais vous autres, les hommes, vous n'aviez pas besoin de vous mettre tout nus!

Pour les habitués du bal, où jamais l'académie masculine n'a été supportée, le reproche paraîtra drolatique.

Le premier devoir des artistes est donc d'écarter les incompréhensifs. Cela fait, ils peuvent s'amuser entre eux. S'amuser n'est peut-être pas le mot très juste. On ne danse pas au bal des Quat'z-Arts, personne n'y pense; c'est, sous couleur de bal, une fête de joie sérieuse; on regarde, on emplit ses yeux pour une année du merveilleux spectacle que trois mille costumes peuvent donner lorsque chacun d'eux a été, pendant plusieurs semaines, l'objet de l'unique préoccupation de gens dont le métier est d'assembler les couleurs, de draper les étoffes, de dis-





poser les ornements, de chercher le caractère d'un pays ou d'une époque, et aussi d'appareiller leur mise au type qu'ils ont, — ou croient avoir. Tous les costumes ne sont pas réussis, mais tout de même le *Louis XIII* et le *marquis* de costumier sont singulièrement dépassés, car aux costumes les moins coûteux l'ingéniosité fait rarement défaut. Et puis, de temps à autre, passe un costume ancien, authentique, un de ces costumes que les peintres acquièrent à n'importe quel prix, parce que cette loque respectable est de l'époque chérie à laquelle ils auraient voulu vivre. Ces costumes centenaires, aux couleurs évanouies, mourantes ou mortes, rompent la vivacité des teintures plus récentes par l'étrangeté de tonalités inconnues, inimaginables. Et c'est un régal pour les yeux affinés des artistes.

Mais les soies, les brocarts, les velours, les satins les plus rares, les plus colorés, les plus lumineux, pâlissent auprès de ce tissu divin : la chair de la femme ! Toute la splendeur des étoffes brodées, brochées, pailletées, plissées, frappées, perlées, n'est là que pour lui servir d'écrin. Quand les cortèges se forment, Égyptiens ou Barbares, Grecs ou Moyen-âgeux, Orientaux ou féériques, elle est là, nécessaire, tout comme dans les féeries ou les ballets d'opéra :

mais sa nudité réelle et chaste donne aux artistes le frisson sacré. La clameur qui salue les plus beaux modèles est un hommage au chef-d'œuvre de la nature, où le désir semble ne point avoir de part.

Que l'on est loin des couloirs du bal de l'Opéra, où, sous la réprimande indignée du municipal de service, quelques douzaines de goujats font dans les coins la curée des femmes seules !

Tous les ans, aux Quat'z-Arts, le prix de beauté est donné par l'acclamation spontanée des assistants. En 98, il échut à la délicieuse fillette qui garde depuis



ce temps le surnom de Tanagra; l'année dernière, ce furent les yeux profonds et la chair ambrée d'une Japonaise qui soulevèrent la plus fervente clameur.

Une telle victoire, devant de tels juges, ne rappelle-t-elle pas les victoires des jeux olympiques ?

Quand les cortèges sont passés (où les élèves de l'École ont donné le meilleur d'eux-mêmes, le libre essor d'une imagination de vingt ans) des farandoles et des rondes se forment, et c'est là, là seulement que les peintres et les sculpteurs peuvent observer ce qui devrait être le principal objet de leurs études : le nu en mouvement.



Comment ! Voilà des jeunes gens voués au grand art et qui devront couvrir nos murs de héros dévêtus, offrant au ciel bleu le seul vêtement dont la mode ne change pas, et jamais ils n'auront vu le corps humain évoluer en liberté, et donner ces attitudes rapides que l'œil d'un peintre choisit au vol ! Ce spectacle, qui est pour eux le plus nécessaire, il faut qu'ils n'en jouissent qu'une fois l'an, dans un bal qu'ils ont créé, — et tout à fait sur les marges du règlement de l'École.

Mais c'est à l'École même que devrait être installé un grand préau où des modèles choisis feraient la course et la lutte ! Il y a là une lacune fâcheuse que nous signalons au ministre de l'Instruction publique. C'est peu de chose de fournir aux jeunes gens la

table à macchabée où ils peuvent étudier les proportions du squelette et les attaches musculaires, et la table à modèle où le geste est figé dans ce qu'on appelle à juste raison *la pose*, si c'est pour les abandonner à leur seule imaginative, dépourvue de documentation, dès qu'il s'agit de donner la vie même, c'est-à-dire le mouvement, aux bonshommes dont ils auront si bien étudié les os, les muscles et la peau.

Jusqu'à la création d'un *Cours de mouvement*, les Quat'z-Arts devront donc suffire, pour développer chez les jeunes gens la science du geste et celle du costume et du caractère historique.

Parfois la fantaisie des peintres se plaît à de sombres reconstitutions. Témoin, au bal de 98, le défilé des terroristes de Quatre-vingt-treize.

Il y avait dans ce cortège un si heureux mélange de rire et de sang que, dans ce coin de bal, où l'on chantait la carmagnole autour de la belle République dont le manteau rouge ne cacha pas longtemps les charmes, il semblait que l'on eût retrouvé la couleur même de l'époque, cette furie trucidante qui s'agrémentait de futilités sentimen-



tales. Les septembriseurs ne chantaient-ils pas la chanson de Fabre d'Églantine : *Il pleut, il pleut bergère...*, et le numéro du *Mercure de France* qui annonce leurs premiers exploits de l'Abbaye ne débute-t-il pas par une *Élégie sur la mort de mon serin?*

Les auteurs de cette mascarade rouge semblaient s'être inspirés de ces contrastes. Dans le cercle des citoyens et des citoyennes de Quatre-vingt-treize, une danse sauvage s'organisa tout d'un coup, d'un abatteur et d'un forgeron, guêtrés de paille sanglante, dont la hache et le marteau tournoyants battaient terriblement la mesure pressée du *Ça ira*.

Nul théâtre ne pourrait ressusciter de semblables visions. Un public non entraîné n'en supporterait pas la saveur macabre. Il serait bon cependant de nous habituer, en vue de la Sociale prochaine, à la vue des têtes coupées. Il est présumable que beaucoup d'entre nous ne finiront pas dans leur lit, mais sur les échafauds, ou, plus simplement, accrochés aux becs de gaz. Tâchons d'imiter nos arrière-grands-pères, qui mouraient avec tant de coquetterie : — la mort en dentelles. Il faut que ce soit la meilleure part de notre





gaieté de voir gaiement les choses terribles que l'on ne peut éviter.

Vous voyez qu'entre la gaieté que nous préconisons et celle des histoires gaillardes, il y a quelque différence. Du reste il ne faut pas donner un sens trop étroit aux mots joie et gaieté : la vue d'un pastel de Chéret donne de la joie, et aussi bien le plus rêveur des paysages de Rivière. La gaieté est une tournure d'esprit qu'il faut cultiver, surtout dans ce temps où, si nous n'y prenons garde, les influences extérieures pourraient nous induire en fâcheuse mélancolie.

Depuis que la révolution s'est faite dans les esprits contre le naturalisme et ses monotonies, nous avons eu d'excellents chefs de file, et l'on peut dire que le *Courrier français* a été l'initiateur de ces fêtes artistiques par quoi les mœurs semblent se modifier peu à peu. Le crayon de Willette et l'esprit de Roques ont été les metteurs en train de la gaieté nouvelle, et pendant six années, de 87 à 93, les bals du *Courrier*

ont été seuls à lutter contre l'incompréhension et la mauvaise foi de ceux qui ne voulaient voir que de la



grossièreté là où les artistes ne songeaient qu'à inventer des plaisirs délicats. Nous avons, dans les *Carnavals parisiens*, étudié par le menu toute cette campagne à la suite de laquelle les élèves des Beaux-Arts et les Internes sont entrés à leur tour dans la lice; nous n'y reviendrons pas et nous nous contenterons de regretter que, l'élan donné et le but atteint, le *Courrier* ait fait relâche.

Pas tout à fait, cependant : une dernière fête (en attendant la fête du Champagne annoncée) a réuni, en décembre 98, les amis du *Courrier*, et mérite une courte mention, pour que la chronique des *fêtes de caractère* données par leur initiateur n'ait pas de lacunes. Quelques costumes : Le poète Hugues Delorme, gascon de Rouen, magnifiquement drapé dans les authentiques loques sous lesquelles Frédéric jouait don César. — Willette, dans son traditionnel Pierrot

de soirée, et qui serre bien fort le bras d'une Pierrette fraîchement éclosé au jardin de ses amours. — M^{me} L..., une grande dame du faubourg, qui est aussi une délicieuse artiste (comme Gyp elle-même), un Watteau descendu des *Plaisirs champêtres*, et le prince son époux, dont tous les diamants brillent à l'aigrette de son turban de rajah d'Angor. — Yvette Guilbert, qui, seule, échappe à la loi du déguisement.

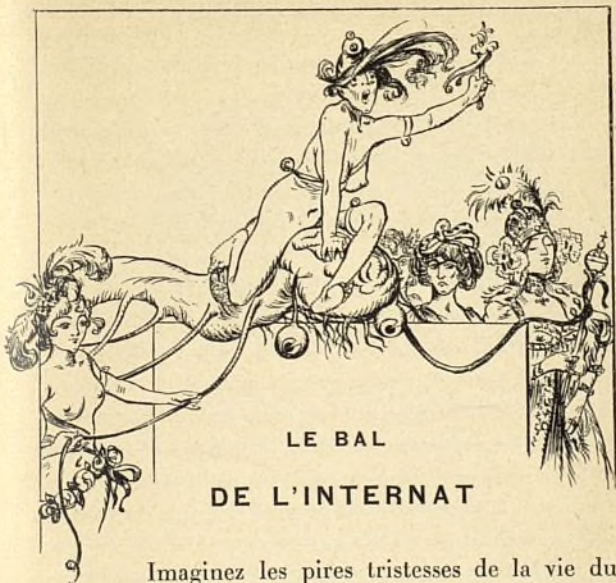
— Henri Guillaume, l'ingénieux architecte de l' Aquarium de Paris, dans un vêtement que lui seul pourrait définir et expliquer; mais il se contente d'assurer sa parfaite exactitude.

Voici Fougère, espagnole comme Delorme est gascon, et dont le vif-argent seul peut donner une idée très affaiblie. — Lucien de Beaumont, caché sous le heaume d'un casque hermétique, percé seulement, sous le grillage des yeux, d'un petit trou à la hauteur des lèvres; mais c'est assez pour que l'esprit de l'*Académicien d'Étampes* en jaillisse comme d'une source vive. — Willy, qui pourrait, si elle voulait, remporter la couronne aux jeux olympiques des Quat'z-arts. — Polin, qui s'amuse à garder son air gêné d'ordonnance invitée au bal de la générale.



En Cosaque Zaporogtsi, Widhopff, dont l'œil aigu et la main artiste fixent pour la postérité les ressemblances de ses contemporains. — M^{me} du Courrier voile son ovale raphaélique sous la mousseline des communiantes, pendant que l'amphitryon Jules Roques, en chasseur de chez Julien, en chasseur frôleleur, la visière sur le nez, met tellement d'empressement à soutenir dans ses bras les belles dames qui descendent de voiture, qu'il récolte autant de bourrades indignées que de pièces de quarante sous. Il empoche et salue, le bras en équerre, pendant que les arrivantes, qui ont reconnu leur hôte, rient de bon cœur et pardonnent. Elles oublieront tout à fait, quand un souper royal aura développé la bonne humeur générale, et préparé les invités à goûter des spectacles charmants, d'un art délicat et raffiné.





LE BAL
DE L'INTERNAT

Imaginez les pires tristesses de la vie du jeune médecin.

Les jours et les nuits passés à l'hôpital, parmi la torture des pauvres corps qui se désagrègent et qui, avant de subir la convulsion finale, geignent et pleurent leurs souffrances.

Ou encore les journées d'étude à l'École pratique : les caves, dépotoirs des hôpitaux, où la triste fin des malheureux s'exagère par l'horrible mise en scène des cadavres balancés aux mains des garçons indifférents, et qui glissent au tas de la chair à scalpel. Et les salles de dissection où les pipes fument en vain, sans pouvoir surmonter l'odeur fade des macchabées.

L'enfer du Dante n'est qu'une plaisanterie auprès de telles réalités. Aussi les garçons de vingt-cinq ans qui font ce dur apprentissage ont sans doute droit plus que les autres à des échappées de réactive gaieté. La gaieté des étudiants en médecine est plus intense et meilleure enfant que celle des étudiants en droit, parce qu'elle est plus rare, et aussi parce que les cerveaux sont un peu mieux exercés par des études biologiques que par d'inutiles excursions dans l'inextricable forêt des Lois et Arrêts, forêt mauvaise, où l'on perd pour la vie le sens du juste et de l'injuste. Aussi les médecins sont les amis des artistes, avec lesquels ils fraternisent dans l'intérêt que les uns et les autres portent à la personne humaine, et il est bien rare qu'une salle de garde n'ait pas pour habitués quelques peintres ou sculpteurs. C'est ce commerce de tous les jours avec des artistes qui a permis,

à des jeunes gens aussi sérieusement occupés que le sont des internes, de réaliser cependant cette année, à leur bal annuel, une série de cortèges qui, tout simplement, valent ceux des

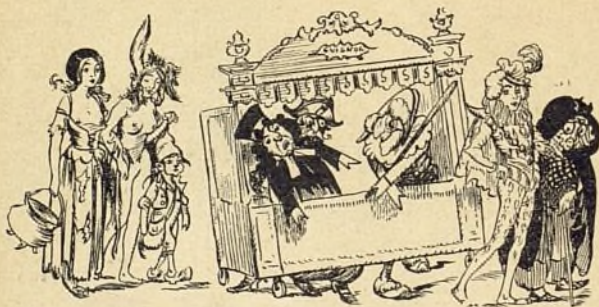


Quat'z-arts pour l'esprit, la richesse et le goût. Il faudrait tout citer, avoir tout croqué, pour faire par-



tager la surprise qui nous attendait, car nous comptions seulement sur une amusette de garçons d'esprit; mais, faute de place, nous ne pourrions nous étendre que sur le cortège organisé par la Charité, avec l'aide amicale du peintre Bellery-Desfontaines.

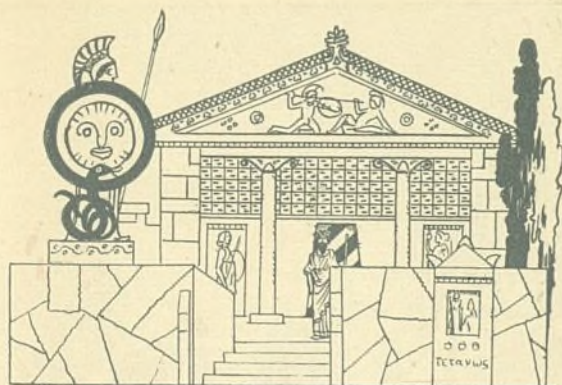
Bellery ne nous en voudra pas de le nommer ici, et de rappeler qu'il fut l'auteur de cette Notre-Dame de Paris des Quat'z-arts de 97, que nous avons décrite dans les *Carnavals parisiens*. Il nous semble bon de signaler un artiste dont la belle fantaisie, appuyée sur les plus sérieuses et les plus solides études, nous promet un peintre et un décorateur qui va compter parmi les premiers. Bellery est un Quat'z-arts enthousiaste et impénitent, il soutient que cette institution est le plus beau geste artistique qui ait été fait depuis l'époque païenne. Ce n'est pas nous qui chercherons à le contredire. Mais il veut que la fête soit réglée sévèrement, pour que toutes les parties de la figuration soient mises en valeur. N'est-ce pas lui qui



a donné aux internes l'idée de faire défilér leurs cortèges l'un après l'autre, dans l'immense nef de Bullier? Chacun d'eux faisait deux fois le tour de la salle et se disloquait en quelques minutes, avant que le suivant commençât son évolution. Il en résultait un ordre de bon goût qui manque parfois aux Quat'z-arts, surtout depuis que le souper, servi dans le milieu de la salle du Moulin, l'encombre désastreusement pour la fin de la nuit.

Un temple grec d'une correction académique avait été édifié dans un coin de la salle, d'après la maquette de Bellery. C'est de là que la théorie grecque devait descendre.

Guerriers, joueurs de harpe, danseuses à peine voilées de gaze, prêtres et prêtresses, et l'Amour, dont la petite Tanagra avait pris la place, à la grande joie des spectateurs (mais, tout de même, ce n'était pas bien de quitter vos camarades, Mademoiselle!) poète, couronné de lauriers et pinçant la grande lyre d'or,



LE CORTÈGE GREC
DU
BAL DE L'INTERNAT





BACCHUS.



HERACLES



LE CORTÈGE GREC DU BAL DE L'INTERNAT.

Ayuntamiento de Madrid





et les Heures escortant le char de Vénus, et Vénus elle-même, que traînaient de pittoresques tritons sonneurs de conques marines, baignés jusqu'au torse dans une vague de toile, — et Bacchus, qui avait perdu son tonneau, mais dont le profil de jeune vainqueur des Indes traînait après soi des cœurs de femmes, sous les espèces de deux bacchantes ivres d'amour, tous ces personnages de la Grèce héroïque étaient costumés avec le soin savant que Bellery met aux reconstitutions de ses toiles.

Tout autre le cortège des Enfants malades : la fantaisie des jouets, des contes et du théâtre de l'enfance, un guignol marchant, où Polichinelle rossait ses victimes ordinaires, le gendarme et le commissaire ; les contes : *le Prince Charmant, la Belle et la Bête, l'Oiseau bleu, le Petit Poucet*, etc., toute la féerie qu'une cervelle de quatre ans, si naïvement imaginative, pare d'une plus divine poésie que celle de Shakspeare. Les *joujoux*, qui sont l'essai trompeur de

la vie que l'enfant a si hâte de vivre, le *petit soldat* qui tue pour rire, les *bébés roses*, le souci pour rire de la maternité, etc., etc., et les chevaux de carton, les toutous, les petits lapins qui mangent la feuille de chou et battent du tambour.

Mais pour prouver que nous ne sommes pas seuls de notre avis, laissons parler un peu Lucien de Beaumont, juge délicat des fêtes parisiennes. Nous sommes ravis de nous trouver d'accord, dans nos admirations, avec un esprit aussi distingué que celui de l'*Académicien d'Étampes*. Il nous permet d'emprunter à son compte rendu de l'*Europe artiste*, du 28 octobre 1899, le passage suivant d'une description que nous ne saurions faire aussi bien que lui.



Lariboisière a composé une superbe et tragique descente

Voici les cortèges. Chaque hôpital a organisé le sien. Précédées d'une bannière aux spirituelles enluminures, les théories défilent aux accents des cuivres, graves, solennelles ou rapides selon les sujets. L'Hôtel-Dieu ouvre la marche : une noce de village amusante, bariolée, mélange de paysans ahuris et de folles donzelles, dont l'ignorance a étrangement choisi les places où fleurit le bouquet d'oranger.

aux enfers : suppliciés sanglants, décapités, crucifiés, trépanés, écorchés, sciés, traversés de clous géants et de glaives. Dans sa barque, Don Juan, qu'implorent de blanches amoureuses, contemple sans s'émouvoir ces tortures et ces douleurs...

...En marchande de soupe, une belle fille, qui ne pourrait



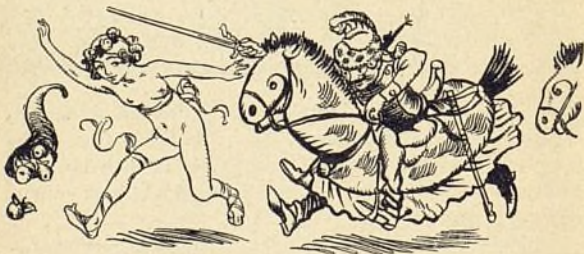
prêter à la Vérité la moindre parure, personnifie la maison Dubois; flanqué d'une blanche troupe de marmitons, pâtisseries, cuisiniers et servantes, son pavois domine la horde avide de ces mercenaires aux nez rougeoyants, aux minois riens. On applaudit.

Frissonnez! Voici la Salpêtrière : un cerveau gigantesque d'où jaillit une folle échevelée, d'où se prolonge, en long reptile aux molles ondulations, la moelle épinière, portée par une douzaine de carabins en blouse d'opération; autour, grimacent et sautent et démonisent toutes les détraquées, tous les déments. Ce cauchemar macabre se déroule au bruit d'une musique de sabbat qu'accompagne le tonnerre des applaudissements.

Ici nous croyons nous rappeler, détail omis par M. de Beaumont, que les nerfs partant de cette moelle épinière étaient portés par des personnages figurant les sens de la bête humaine.

... Puis c'est le Japon, exact, pittoresque et farouche, dont Saint-Antoine a reproduit à miracle les armures, les divinités, les bannières, les baladines, les masques. Une adorable multitude de mousmés jolies, relevant les pans de leurs kimonos fleuris, s'éventent et font des grâces aux samouraï bardés de laque. Bravo!

Chevauchée de dragons bleus Louis XV, dont les montures de carton se cabrent et galopent avec un entrain furieux, c'est Trousseau. Les charges folles s'irradient, s'arrêtent, puis repartent et disparaissent dans un nuage de poussière.



Honneur à Lourcine! Son superbe cortège révolutionnaire, saisissant de vérité, reconstitue les scènes terribles de 93; une foule de sans-culottes avinés, de tricoteuses en haillons, chante et danse la *Carmagnole* autour de la guillotine, dont le couperet vient de raccourcir un aristocrate. Sur une charrette trainée par des citoyennes en rut de meurtre, de fières victimes défient leurs bourreaux, agitant, sur des piques sanglantes, des têtes coupées, des cœurs, des mains et des entrailles...

L'atroce vision fait place aux luttes romaines de Cochin, aux monuments phalliques de Bicêtre, à l'apothéose de l'éminente philanthrope qui fonda l'hôpital Boucicaut, aux

anti-alcooliques du Bastion 29 (hospice Chantemesse), avec son défilé de chastes bénédictines, au déménagement puritain de l'hôpital Anglade...



Lourcine avait repris l'idée des Quat'z-arts, dont nous parlons plus haut, dans son cortège de sans-culottes, mais en ajoutant très heureusement une charrette de condamnés du plus pittoresque effet, et la guillotine elle-même, irrésistible et dernier argument de la sainte Démocratie. On peut dire, en parodiant le mot de Gavarni : « Quand on aura discuté et philosophé sur tout, un coup de couperet sera toujours un coup de couperet ! »

Comment décrire tant de costumes ! On s'est habillé comme on a voulu, c'est le bal masqué sans époque obligatoire, dont l'avantage est que chacun revêt, en même temps que son costume, un peu de la manière d'être du personnage qu'il a choisi. Nous préférons l'unité d'époque ou de fantaisie. La Fête païenne et le Bal blanc, deux fêtes du *Courrier fran-*

çais, ont donné le modèle du genre : les Quat'z-Arts de cette année viennent de suivre ce bon exemple en organisant le *Bal antique*. Il faudra continuer. Une fête à costumes variés est toujours un bal masqué, mais une fête dont l'époque est obligatoire peut être une solennité plus sérieuse au point de vue artistique, sans cesser d'être aussi amusante.

Pourquoi pas les jeux olympiques, ou encore le *Songe d'une Nuit d'Été*, la féerie shakspearienne, ou bien une fête barbare, à l'imitation de celle de Salammbô? Et puisque les internes viennent de prouver qu'ils sont capables de cor-



tèges très bien faits, ne pourrait-on pas réussir une fois au moins, cette année 1900 par exemple, une fédération de la jeunesse intelligente, dans une fête gigantesque et digne, par son caractère et l'ordre traditionnel des Quat'z-Arts, de satisfaire les plus délicats?

On pourrait ainsi réaliser d'une manière grandiose la *fête de caractère* dont les bals du *Courrier* ont donné le patron. Nous croyons que c'est la formule

des fêtes de demain. Le goût des reconstitutions exactes, dans beaucoup de théâtres, fait depuis quelques années passer la pièce au second plan ; de là à supprimer tout à fait cette pièce et à obtenir que les spectateurs jouent un rôle dans la figuration, qui seule importe désormais, il n'y a qu'un pas.

Et d'où vient ce goût nouveau du public ? De la manie d'instruction qui nous tient, dont le résultat est que, même pour jouer, nous ne voulons plus que des *joujoux instructifs*, et de la diffusion du document ancien par l'image.

Nous savons bien que, dans les bureaux de rédaction, le même cliché sert à l'appréciation de toutes les fêtes carnavalesques, qu'il soit question du vulgaire Bœuf gras ou de la plus délicate des fêtes d'artistes. S'il s'agit de la promenade des boulevards, ou des bals publics, les jours de mascarades, ce cliché peut servir, car le vieux carnaval se meurt en effet. Mais le nouveau, celui que les artistes ont instauré dans leurs fêtes, il est injuste de le méconnaître, car il grandit tous les jours. Fêtes du *Courrier*, Quat'z-Arts, Vachalcades, fêtes de l'Internat se succèdent depuis dix ans sans que la presse paraisse en avoir bien conscience. Ponchon lui-même, notre Ponchon précieux et bien-aimé, qui prouve victorieusement deux fois par semaine que la poésie zutiste peut être de la grande poésie, accueillait par un aimable gro-



gnement (aimable, mais grognement) la publication des *Carnavals parisiens* :

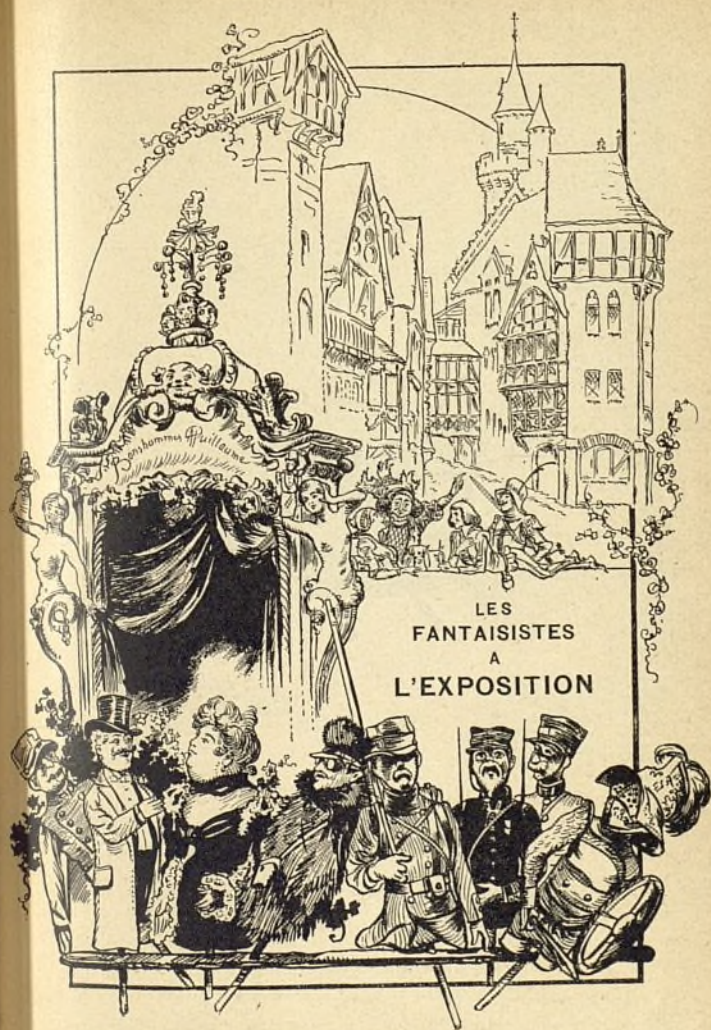
... Morin, il n'y a pas à dire,
La corde à rire de la lyre
Est détraquée, et pour longtemps,
Nous *sons* devenus protestants...

Voyons, Ponchon, mon ami, c'est trop facile, ce bougonnement à la Jean Gilles (... Jean Gilles, mon gendre, de quoi vous plaignez-vous?...); il faut laisser cela aux gens qui aiment mieux se donner couleur de supériorité en blaguant systématiquement les choses nouvelles que de faire un petit effort pour en dégager le sens et les tendances. La France est malade de mauvaise humeur, mais ce n'est pas le moyen de la guérir que de le lui chanter sur tous les tons.

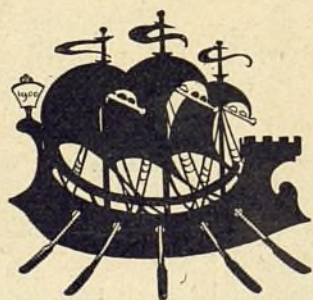
Aidez-nous plutôt, Ponchon, à rattacher *la corde à rire*, dont personne ne pincera plus agréablement que vous.

Tout autre est votre confrère Jean Lorrain, qui ne laisse jamais passer les fêtes du *Courrier* ou celles des Quat'z-Arts sans les saluer d'un Raitif étincelant. Et Montorgueil, l'historien de notre Paris moderne, n'a eu garde, dans son *Paris dansant*, qu'illustrer de si beaux Willette, d'oublier les fêtes de caractère et les a placées au rang qu'elles méritent. Et il ne sera pas le dernier à défendre ce qu'on peut appeler notre *Droit à la joie*.





3





LES FANTAISISTES

A L'EXPOSITION

Les fantaisistes ne manquent pas à Paris, où la plupart des artistes sont doués d'une brillante imagination, mais ce qui manque le plus souvent aux fan-

taisistes, c'est l'esprit d'initiative. Les rêveurs se satisfont du rêve : ils attendent patiemment, toute la vie quelquefois, que l'homme d'affaires vienne les prendre par la main pour les présenter au grand public, auquel il vendra leur cervelle par gouttelettes,



au poids de l'or. Dans ce cas, c'est généralement le barnum qui fait fortune, et non l'homme à la cervelle.

En 1900, une occasion unique s'offre aux artistes. Trente millions d'étrangers vont arriver, alléchés bien davantage par notre réputation d'esprit, de grâce et de fantaisie, que par les spectacles sérieux que pourront leur offrir nos ingénieurs et nos savants. Voilà vingt ans que leurs journaux et leurs revues les initient aux raffinements artistiques de Paris, qui redevient encore, pour la dernière fois peut-être, la terre promise des affamés de jouissances spirituelles. Quoique les gens qui habitent Paris ne s'amuse pas toujours follement, il est certain que ceux qui vivent hors de Paris, fût-ce à cent mille lieues, n'ont pas d'autre objectif, et que leurs femmes en rêvent. Ce

petit discours d'une fiancée vénitienne, qui escomptait les plaisirs de son voyage de noces, est resté dans notre mémoire : — « Je me ferme (*mi ferma — je m'arrête*) un peu à Milano, très peu à Torino, mais à Parigi je me ferme donc délicieusement, je me ferme tout le temps ! »



Nous sommes liés par notre gloire et la réclame qu'on nous a faite. Il va falloir payer argent comptant.

Pour cela l'armée des artistes parisiens n'était pas trop nombreuse, mais nous ne voyons pas que la levée ait donné grand résultat et ceux qui, comme Robida et les Guillaume, ont fait le grand effort, et bâti de toutes pièces leur rêve, ne sont pas nombreux.

Le Vieux Paris est le gigantesque joujou d'un artiste que centuple un acquis formidable d'architecte, d'antiquaire, d'historien et de costumier. *Le Vieux Paris* ne s'explique bien que par la liste des ouvrages de Robida, liste qui tiendrait quatre pages de ce volume. Ce sont les études préparatoires de ces volumes qui ont fait l'homme capable de disposer, sur le petit espace qu'occupe le vieux Paris, ses architectures avec une



telle ingéniosité que le visiteur aura l'illusion de faire dans la ville d'autrefois un retour en arrière de plusieurs siècles.

Il est regrettable seulement que les visiteurs ne soient pas tenus d'endosser à la porte, dans la pittoresque boutique du costumier Boichard, le pourpoint, le haut-de-chausses ou la robe armoriée qui les appareillerait aux édifices et aux décorations murales. Parmi ces dé-

corations, attirons l'attention des amateurs sur les curieux bois sculptés de M^{lle} Robida, qui, grâce à un bel effort d'art, ont tout à la fois la naïveté et la malice des bois sculptés du xv^e siècle.

Cette collaboration familiale se retrouve dans la façon des Bonshommes Guillaume et de l' Aquarium de Paris. Peut-être est-ce là le secret de la réussite de ces grandes entreprises : l'étroite et amusée collaboration d'artistes qui veulent tout faire par eux-mêmes, et se défient du travail bâclé au dehors, à l'entreprise, et par les gens *du métier*.

C'est pourquoi nous verrons de si jolies marionnettes au théâtre des Bonshommes Guillaume. Elles ont été dessinées par Albert Guillaume, modelées par les camarades et habillées par M^{me} Lami-Guillaume avec le goût que la collaboratrice du *Courrier français* sait mettre dans l'invention de ses costumes. Des camarades ont décoré le théâtre qui, lui-même, est, de

toutes pièces, avec sa charmante loggia, l'œuvre de Henri Guillaume, architecte rare et précieux, car il a du goût et de la science.

Bien d'autres rendront compte des pièces de ce



petit théâtre, ils diront l'étonnante vérité des bonshommes d'Albert Guillaume, les splendeurs de ce cortège des Quat'z-Arts, qui donnera à M. Béren-ger lui-même le regret d'avoir manqué de si nobles fêtes, et aussi le charme étrange de l'Aquarium, le



monde de la mer ouvert plus largement que jamais à la curiosité du public, et l'ingénieuse trouvaille des féeries sous-marines. Nous avons voulu seulement signaler

les œuvres d'art sorties des mains mêmes de leurs inventeurs, avec le minimum d'aide industrielle.

Il n'est pas de spectacle qui ne puisse être élevé à cette dignité d'œuvre d'art, pourvu que ses organisateurs se donnent la peine de travailler leur matière comme il convient, au lieu de la faire *bâcler* par des entrepreneurs. On nous permettra de parler à ce propos de la transformation, en vue de l'Exposition, du Musée Grévin, bien que nous y ayons collaboré et que le plaidoyer *pro domo* soit suspect : il n'y aura pas plaidoyer, mais explication, ce qui est toujours permis.

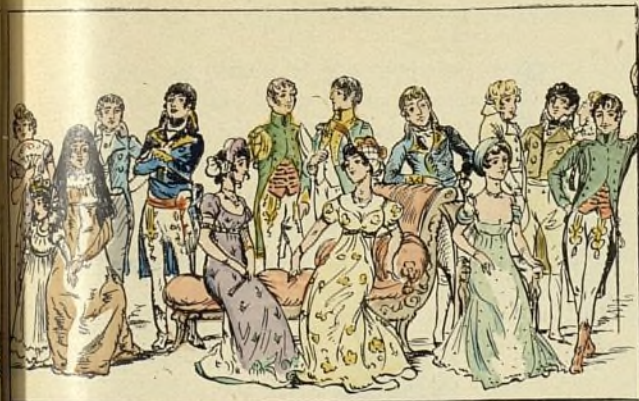
Le plus grand mérite de l'œuvre accomplie revient du reste à M. Gabriel Thomas, le directeur du Musée. Il poursuit sans relâche le projet, qui n'est réalisable que graduellement, de doter Paris d'un musée historique remplaçant la banale exhibition des crimes célèbres et des attractions vulgaires. Les salles ou-



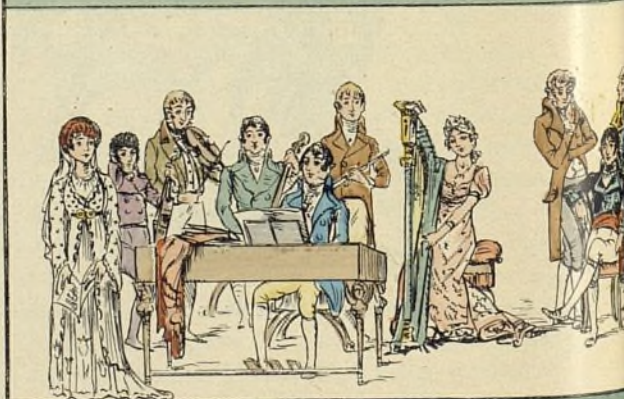
LA MALMAISON.



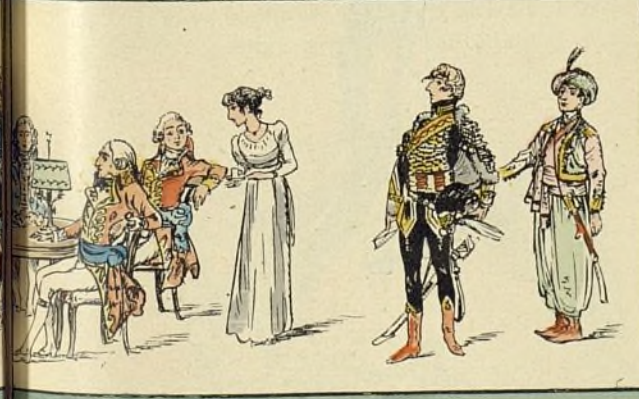
Caroline. Eglé Auguié. Ney. M^{me} d'Arjuzon. M^{me} Mère. Louis
Elisa. M^{me} Bernadotte.
Lolotte.



M^{lle} Moarée. Corvisart. Rapp. Savary. Junot. Isabey. Talma.
M^{lle} Isabey. Murat. M^{me} Joseph. M^{me} Sans-Gène. B. de St Pierre.
M^{me} Campan. Pauline. Eugène.



La Grassini. Krouzer. M^{chul}. Hortense. Fouché. Berthier
Rode. Janson. Wanderlich. Joseph.



Talleyrand. Lebrun. M^{lle} de Faudons. Duroc. Roustan.
Cambacérés.

UN CONCERT A MALMAISON



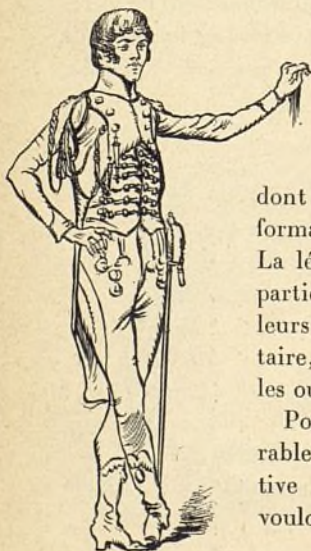
Ayuntamiento de Madrid

vertes au Musée, il y a quelques années, les scènes de Révolution, ont été le premier pas vers ce but. Voici la Malmaison qui fera vivre un moment le visiteur en 1800, dans le vestibule de Malmaison, transformé en concert, comme il arrivait parfois chez le Premier Consul. La salle a été scrupuleusement reconstituée, les costumes coupés et brodés d'après les documents authentiques, les personnages sculptés, coloriés, coiffés d'après les bustes de Versailles, ceux des collections particulières et les indications des estampes, des mémoires ou des tableaux et miniatures appartenant aux familles des personnages restitués. Le mobilier est composé uniquement de pièces de l'époque, acquises à des prix fous (les horreurs de mobilier Empire se vendant au poids de l'or). De



l'autre côté de la salle, le jardin de Malmaison, un poétique décor de ce maître qui s'appelle Henri Rivière, étend la douceur de ses paysages lunaires. Dans la salle voisine, où la mort de l'Empereur est figurée dans l'un de ses lits de camp authentiques, voici l'un de ses chapeaux véritables; ces reliques vénérables ajoutent à l'impression grandiose de la scène, mais elles exigent que rien de ce qui les entoure ne soit disparate, et ne vienne, par le heurt d'un anachronisme, distraire la pensée du spectateur de sa méditation sérieuse.

C'est dans cet art particulier du tableau de figures



de cire que la vérité peut et doit être serrée du plus près possible. Ici le réalisme est obligatoire, mais encore faut-il choisir parmi les réalités, pour que le *Héros*

dont la légende est chez nous en formation, ne soit jamais amoindri. La légende de ses héros est une partie de la richesse d'un peuple : leurs vertus sont d'un exemple salutaire, il faut cacher leurs vices et les oublier.

Pour nous, en faveur de l'admirable exemple d'énergie et d'initiative donné par Bonaparte, nous voulons ignorer tous les vilains côtés

de son caractère ; bien plus, nous lui pardonnons jusqu'à ce manque absolu de goût qui a fait du XIX^e siècle le siècle des horreurs artistiques. C'est pourtant difficile d'oublier qu'il a pris le pouvoir au moment où le style Directoire était encore plein de grâces, et que, depuis ce temps, par sa faute, les Français semblent avoir perdu la puissance créatrice dans l'art décoratif.

Car il ne faut pas nous illusionner sur la *tape* que nous allons recevoir à l'Universelle. Si cela peut consoler les Anglais de leurs ennuis, on peut hardiment leur assurer le succès, en 1900, dans les arts de la décoration et de l'architecture privée.

Nos organisateurs l'ont bien senti ; ils ont essayé de parer le coup en décidant que les objets d'art seraient exposés, non pas tous ensemble, dans une classe d'objets d'art, mais avec les objets de leur classe. De telle sorte que, si Desbois s'amuse à façonner une bouteille décorative, sa bouteille sera exposée avec les bouteilles en fabrication courante destinées au petit bleu ou à l'huile d'olive. C'est tout simplement absurde. Il nous a été donné d'entendre M. Dervillé défendre cette pitoyable théorie, sans vouloir dire ce qui nous semble être le fin mot de la manœuvre : empêcher toute comparaison entre notre indigent



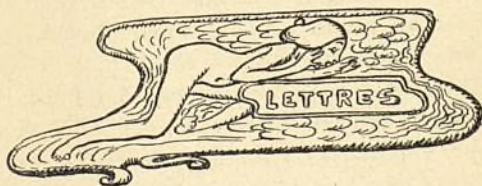


modern style, et la riche école anglaise. Ces finasseries sont inutiles, tous les gens de goût sentent fort bien que nos fabricants ont fait fausse route en démarquant *Maple* ou *Liberty*; il serait plus crâne d'avouer notre faiblesse et d'inciter les décorateurs français à rattacher leur art à notre filière française, si malheureusement rompue par les lourdeurs impériales dont nous parlions tout à l'heure. C'eût été l'affaire de l'administration de prévoir; aujourd'hui, on en est réduit à cacher — s'il est possible.

Pour ce faire, *la molesquine* a le plus possible évincé les artistes qu'un ministre avisé avait adjoints aux comités d'admission de l'Universelle. Pensez donc! Les artistes peuvent être très gênants, ils connaissent les costumes, les styles, les époques, un tas de choses inutiles ou embarrassantes en Administration! Il faudrait travailler, faire convenablement la besogne! Quel tracas et quel ennui!

Et c'est sans doute pour cela que les artistes, con-

scients de cette hostilité, se sont en si petit nombre mêlés de l'Exposition. Il faut avoir quelque audace pour tenter de faire de l'initiative privée sous la tutelle des Ronds-de-cuir. Il y a sans doute d'autres Hercules qui ont abordé le monstre, nous ne sommes pas assez au courant de leur travail pour en parler dans cette livraison, mais nous sommes tout prêt à les applaudir et à crier leur renommée par les trompettes de cette Revue, s'ils ont donné, comme les artistes dont nous parlions plus haut, Robida et les Guillaume, une forme ingénieuse, nouvelle et personnelle à leur pensée.



Les autres artistes se sont contentés du rôle d'exécutants. Il n'y a rien dans ce mot de rabaissant, quand les exécutants se nomment Chéret ou Bellery-Desfontaines. Nous parlerons de Chéret au chapitre suivant. Quant à Bellery, sa frise du *Théâtre des Auteurs gais* est, pour le grand public, la révélation d'un art tout nouveau, dans lequel le symbolisme poétique est soutenu par une extraordinaire solidité d'exécution. Au point de vue de la recherche du costume et du caractère, voici un artiste au moins pour lequel le *geste*

des Quat'z-Arts, auquel il a pris si grande part, n'aura pas été fait en vain.

Bien qu'elle ne donne pas tout ce qu'on était en droit d'attendre de nos artistes, et qu'à cette heure il n'y ait pas à compter pour l'Exposition sur les imaginations de Willette, de Rivière, de Louis Legrand, d'Eugène Courboin, de Caran d'Ache et de maints autres fantaisistes que nous tenons en haute estime, l'Exposition sera tout de même charmante, grâce à l'exotisme. Il faut bien espérer que nous reverrons les reines de l'exposition dernière, ces petites Javanaises qui ont fait courir tout Paris, — ou plutôt leurs sœurs cadettes, car il est triste de penser que Vaquiem, Sariem, Ayou et Taminato ont à présent vingt-trois ou vingt-quatre ans, et que ce sont déjà, dans ces pays d'extrême Orient, où l'âge de la femme court si vite, de vieilles petites bonnes femmes ratatinées. — Et ces Espagnoles, qui *jettent le sel*, selon le joli mot que leurs compatriotes emploient pour définir le mouvement des croupes andalouses ! — Et ces femmes arabes dont la danse du ventre n'a pas un charme bien raffiné, mais dont l'allure passive donne l'impression de femmes très différentes des nôtres, et plus près, dans l'échelle des êtres, de nos chattes que de nos épouses ! Peut-être même viendra-t-il des *quechas* japonaises, mignonnes fleurs jaunes



dont les artistes voyageurs, entre autres Pierre Loti, nous ont dit le charme précieux : *Mademoiselle Chrysanthème* ou *Mademoiselle Jasmin*.



Nous aurons des surprises. Bien des *clous* vantés à l'avance ne sauront accrocher l'attention du public, d'autres entreprises plus modestes devront leur succès à choses futiles : la grâce d'une danseuse, l'éclat de ses yeux, la forme de son nez. La Soledad et Vaquiem ont en 1889 accaparé les regards et les admirations. Croyez bien que quatre-vingts visiteurs sur

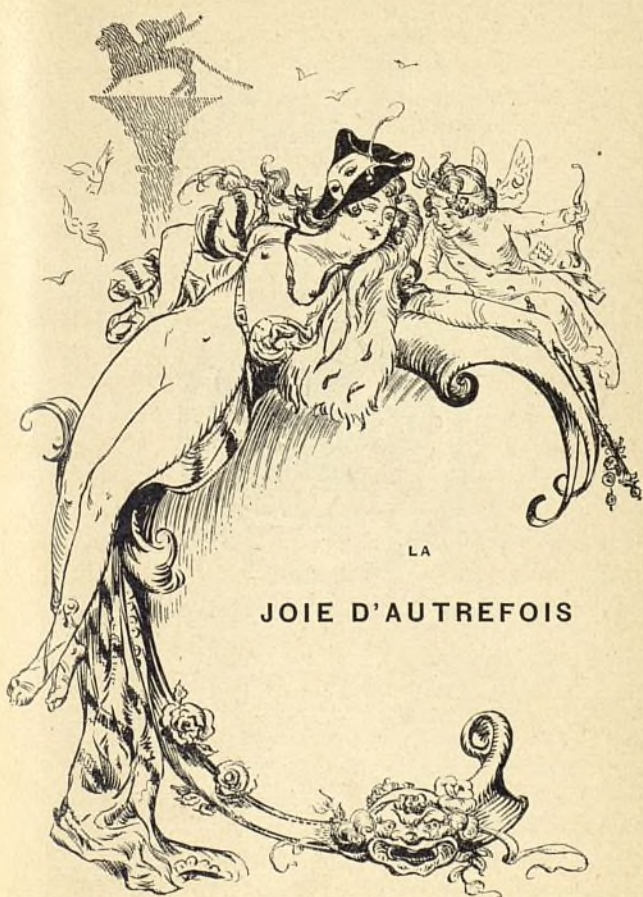
cent ne verront même pas les colonnades du grand palais, ils courront tout de suite au petit chef-d'œuvre de la nature qui roulera ses hanches dans quelque coin perdu de l'Exposition.

Il en est toujours ainsi, malgré les récriminations de M. Bérenger : l'art n'a de valeur que s'il sert à nous faire mieux comprendre la femme ou à lui donner un cadre digne d'elle.

— Comment l'aimez-vous ? questionne le public. Et l'artiste raconte son idéal. Mais ce n'est que pour rêver en attendant partie : quand la femme elle-même paraît, et qu'elle a reçu du ciel la grâce et la beauté, tout ce qui l'entoure s'efface aussitôt.

C'est ainsi que l'un de nos amis, que la police recherchait pour délits de presse, put circuler librement dans Paris pendant trois ans, sans être jamais regardé, même par les policiers : il se faisait toujours accompagner par une très jolie femme.





LA

JOIE D'AUTREFOIS

4





LE SOIR DE VENISE

Il y eut une fois un peuple de belle humeur, qui s'amusa plus d'un siècle durant.

... Est-il possible? — Quoi! L'homme, animal morose, aurait fait cela! — Force est bien de le croire, puisque les documents abondent : fresques, dessins, lettres, mémoires, petits vers. L'aventure n'est pas extrêmement lointaine, et pour un peu l'on entendrait bruire, en leste sourdine, un écho des violons de la fête.

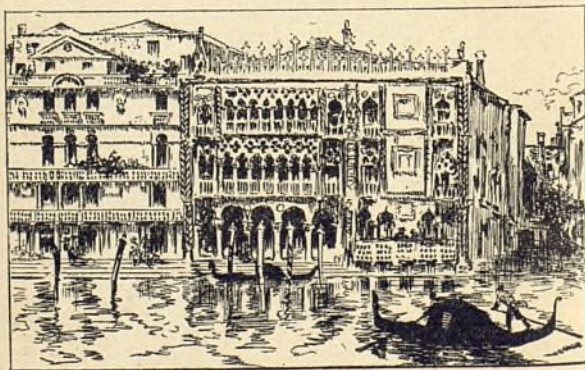
Comme le xvii^e siècle finissait, Venise, lourde de gloire, riche de pirateries sublimes, se reposa dans la

volupté. Venise fit la Femme reine, l'aima d'incontinentement amour, n'aima pas moins la belle musique, le vin de Chypre, la mascarade, la peinture à fresque, les sorbets au marasquin, le jeu de *bassette*, et divers autres agréments.

Aussi bien, nul lieu ne fut mieux fait pour une épopée du plaisir.

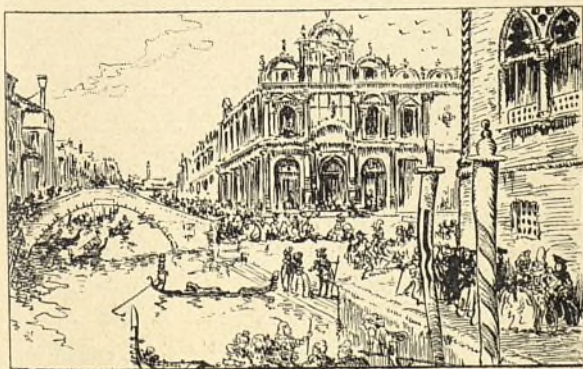
Ciel en haut, ciel en bas. L'un verse une lumière tendre que l'autre colore, qu'il épargille en nuances fondues, étale en nappes tranquilles, où de gaies petites vagues font courir un semis d'étincelles. Il y a dans le calme des eaux une seconde Venise, qui parfois se prend à baller, au rythme d'une très lente pavane.

Et, dans cette grande clarté qui miroite, les ancêtres ont bâti la patrie comme un joyau chimérique.



Des palais, mille palais inconcevables, d'une architecture qui ne s'est vue que là. — C'est une épaisse futaie de marbre : colonnades, statues, ogives, *logge* ajourées. — Découpures impossibles du marbre, guillochages si frêles et téméraires qu'on craint, pour ces dentelles, une brise un peu trop forte venue d'Adriatique. Et dans la ramée blanche s'ébattent les pigeons de Saint-Marc, au creux des trèfles quadrilobés, sous l'écharpe envolée des déesses...

Tout ce qu'on voit exalte joyeusement. Le moindre ponceau qui saute un canal, le puits de marbre au milieu de la placette, attestent le génie d'un sculpteur oublié. Et la maison de l'artisan, rose, du rose des pêcheurs en fleurs, se mire gentiment au canal comme une contadine coquette. Souvent une treille l'égaye, où quelque *giardinetto* venu là, comme un appel de la nature lointaine.



Puis, le silence. Puis, la gondole, berceau d'amour promenant les baisers invisibles, au soupir alanguï de ses rames.



Toutes ces choses faisaient de Venise une Cythère attendrie et sensuelle, un peu baroque, un peu turque, qu'il eût été indécent de ne pas élire Capitale de la Joie.

Mais les petits-neveux de Dandolo n'y manquèrent pas. Et lorsque, vers 1739, le président De Brosses les rencontre, ce Bourguignon, surpris de trouver plus salé que lui-même, s'écrie « qu'ils ont des manières de vivre à faire crever de rire !... ».

Tout d'abord, ils avaient fait cette découverte d'aller six mois masqués, ce qui leur permettait une vie à l'envers, tissée de pantalonnades et de baisers furtifs.

Le masque ! Rempart de la liberté vénitienne, inviolable et sacré, à l'égal du lion de Saint-Marc et du crocodile de Saint-Théodore... Tous portaient le masque, les plus petits enfants, le nonce, la dogaresse, tantôt sur le visage et tantôt sur l'oreille, comme on

voit aux dessins de Longhi. Si bien que la vie de Venise devenait une grande *Comedia dell'Arte*, et qu'un honnête citadin n'eût su faire emplette d'un melon d'eau, prendre la taille de sa chambrière, voir l'heure à l'Horloge ou saluer son voisin, sans enjoliver la chose de quelques gamineries congruentes au rôle adopté. On était, selon sa nature, Truffaldin, Trivelin, Lucia, Cucurogna, Zerbinette, ou don Baloardo Grazian, docteur ahuri de Bologne.

Et la mémoire est restée de Noble Homme Alessandro Pepoli, sénateur, lequel avait reçu du ciel la grâce agile et la malice d'Arlequin. Cet homme d'État n'opinait pas, au *Pregadi*, moins sensément qu'un autre. Mais après la séance on le voyait aussitôt, jetant bas la perruque, l'étole, la robe noire fourrée de petit-gris, paraître sous le casaquin multicolore du pantin bergamasque. En trois sauts et deux cabrioles, il franchissait l'escalier des Géants, et s'allait perdre dans le grouillement des mascarades, donnant de la batte au cul de Pantalón, nasardant Tartaglia, troussant impudemment les duègnes épouffées...



Est-ce que cela ne dit pas toute la bonhomie spirituelle d'un peuple? Et n'est-il pas affligeant de penser combien nos sénateurs d'aujourd'hui (M. Trarieux, par exemple, ou M. Bérenger) seraient inhabiles à de telles gentilleses?



Vraiment on éprouve une nostalgie de la joie, quand on se figure, entre la Basilique et les colonnes, ce petit monde des satires de Dotti, des poèmes de Baruffaldi, des Mémoires de Lorenzo Da Ponte, de Gozzi, de Casanova. Ce n'est point une bacchanale, ni le divertissement charivarique des Barbares. Non... Mais, au hasard des

rencontres, un millier de petites scènes drolatiques ou tendres : courbettes, bras en l'air, bouches en O, cœurs à deux mains pressés. Et de toutes parts la grâce mobile, le zézaïement, le sourire câlin de Venise...

Des gentils-donnes passent, qui badinent et rient clair. (Parmi elles, n'est-ce pas la jeune abbesse de San Girolamo?... Oui, *per Bacco!* Je la reconnais à la fleur de grenade blottie entre ses seins.)

... Par la force et vertu des gorges rondes, elles dessinent un remous dans le peuple. Accourent, d'un vol étourdi, les Pantalons oublieux des morales; les Turcs concupiscent, chevaliers de la Lune, poussant un ventre encombré d'arabesques; les masques *in baïta*, émus d'amour en dépit de leur face blanche... Viennent aussi, mais craintifs, les *Innamorati*, dans leur justaucorps blanc semé de crevés rouges : une



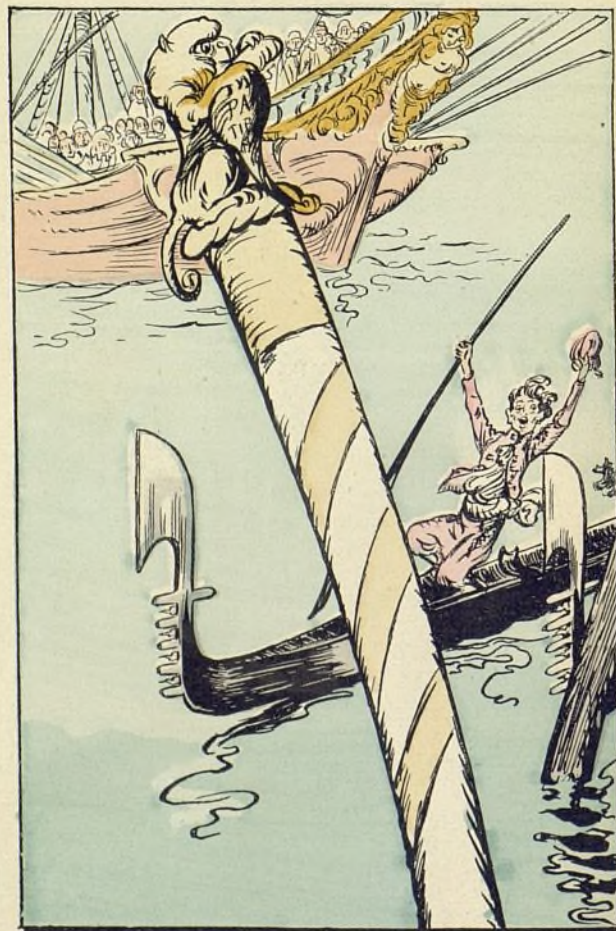
LE SOIR DE VENISE.



LE TABARRO.



LA BAÛTA.



LE SOIR DE VENISE.

Ayuntamiento de Madrid



rose à la main, une prière dans les yeux. Et combien d'autres, dans le sillage des belles!

Mais elles ont disparu derrière les Arcades, en grande conférence pour des choses qui font rire, avec les Abbatini câlineurs, spéciaux chargés d'affaires de Cupidon près la Sérénissime.

... C'est encore la face blême des masques *in baïta*, impassible, mille fois la même, regardant de ses yeux cerclés de rose. Puis, Violetta et Zerbine, Cocodrillo, Cucurucu, Cucurogna... Voici des sénateurs surmontés de démesurées perruques, des Sages-grands, des Sages de terre ferme, et de moustachus Esclavons. — Oh! que nous voudrions voir passer, dans son habit orange, queue de merle ou prune de Monsieur, le maître sot Giuseppe Sechellari, *Arcigranellone*, président-charge de l'*Academia Granellescha*, lequel (Gozzi lui a monté cette gondole) croit bien sincèrement continuer Pindare!

Or tout ce monde joue ses rôles fantasques. Mais la scène qu'ils recommencent toujours, qui toujours les amuse, est celle de Cassandre et Colombine, ou du mari qu'on trompe en riant. Cette scène-là, point n'est besoin de longues recherches pour



apprendre qu'elle se jouait vertement, sur l'allegro des sérénades, à pleines mains, à belles lèvres, à grands soupirs pâmés, sous la *felce* des gondoles, ou bien en cette célèbre *osteria del Selvatico*, séculaire asile des cœurs impatientes.

Certes, Casanova se vante. A nous autres, qui sommes loin de Venise et du XVIII^e, un si copieux amant paraît fort improbable. Il n'est pas moins certain que son livre, tout chaud d'ardeurs subites accueillies de si bonne grâce, révèle un milieu singulièrement propice aux embrassades, et comme saturé d'amour. Un vantard genevois, sûr, ne l'eût point écrit.

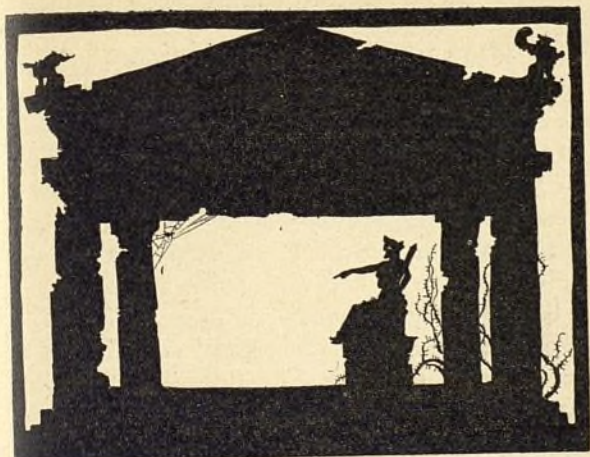
LÉON BORDELLET.

(A suivre.)









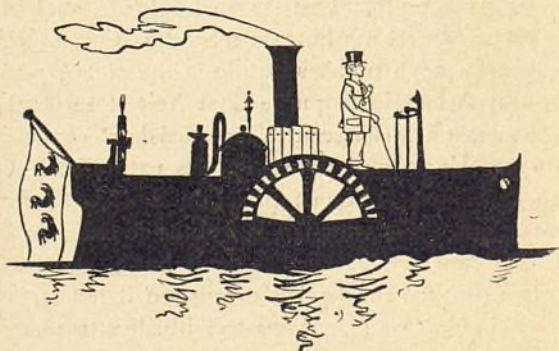
L'INFLUENCE DU CHAT NOIR

On peut à présent parler du Chat Noir en toute liberté. Salis est mort et son cabaret a disparu. Mais quelque chose a survécu tout de même de la joyeuse campagne fantaisiste que le Chat Noir et ses fidèles ont menée à la fois contre les officiels et contre la troupe, alors toute-puissante, des naturalistes. Ce quelque chose est l'esprit spécial du Montmartre moderne qui, après avoir fait la fortune de Salis, brille encore dans les théâtricules de la butte, et parfois même descend sur les boulevards, où il fait recette sous la signature d'écrivains très illustres, académi-

ciens ou académisables. Quand le vieux marcheur de l'académicien Lavedan crie à son neveu : « Tire l'ombilical », c'est l'esprit du Chat Noir qui l'inspire. Et l'académisable Maurice Donnay, aux endroits où les gens du monde se lasseraient de voir évoluer les trois personnages de sa comédie amoureuse et élégante, sait toujours se rappeler à propos qu'il est l'auteur de ce chef-d'œuvre chatnoiresque : *Ailleurs*.

Salis n'était qu'un romantique arriéré, dont le goût bric-à-brac désolait ses camarades ; mais il avait le double talent d'écouter les artistes inventifs et de lancer leurs idées au nez des gens, à l'esbrouffade, avec une inépuisable verve truculente et tabarinesque, si illusoirement mousseuse que, la chose écrite, il ne restait rien que l'idée d'autrui sous des mots vides de sens.

Ce furent donc les habitués qui créèrent l'entité spirituelle du Chat Noir qui nous occupe : Willette





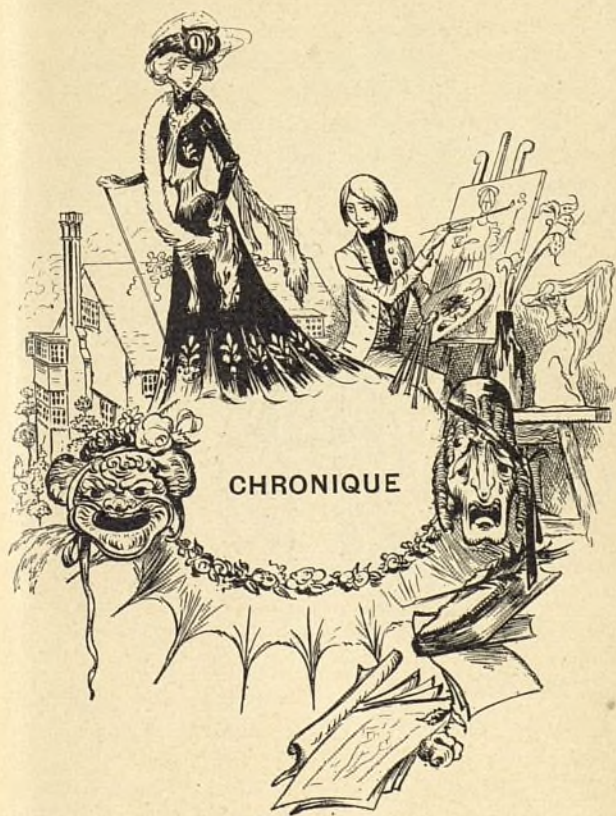
lui donna sa poésie symbolique et sa verve malicieuse; Rivière, le sens profond qu'il a des aspects de la nature; Caran d'Ache, sa drôlerie qui, dans l'*Épopée*, se mêla de grandeur; Steinlen, son allègre sentiment des réalités; Somm, son fin sourire et sa grâce inspirée de l'extrême Orient; Auriol, son amour de la fleur et son joli goût décoratif; Pille, sa manière de voir bonhomme; Vaucaire, son délicat snobisme amoureux; Donnay, son aquoibonisme lyrique; Allais, sa gaieté rapine; Jouy, Fragerolle, Delmet, Tinchant, Pelet, Montoya, de Sivry, Dauphin, et vingt autres, lui donnèrent leurs manières de voir, drôles ou terribles ou tendres, des musiques nouvelles ou sincèrement reconstituées, de l'esprit, de la blague, de la roserie...

Maistout l'art du Chat Noir, — et c'est là sa gloire, — fut créé d'enthousiasme, d'entrain, du premier jet, sans gêne, sans retenue, sans désir de ménager quelqu'un ou d'imiter quelque chose, avec la fantaisiste liberté que l'on peut avoir dans un atelier d'artiste. Car le théâtre du Chat Noir ne fut jamais qu'un atelier. M. le public y était admis, certes, et même il y était attiré, mais il n'y obtint jamais la moindre con-

sidération; il y restait bien sage, terrorisé par la faconde du grand diable rouge, le dos courbé sous la crainte illusoire d'une blague désagréable, et gardant cette idée qu'il avait de la chance, pour ses cent sous ou ses dix francs, d'être admis dans un cénacle dont la réputation d'esprit était bien établie. On ne se gênait pas en effet avec lui, et c'est pour cela même qu'il en avait pour son argent. Les vers, la musique, la couleur, le dessin qui lui étaient offerts avaient une saveur prime-sautière à laquelle les théâtres routiniers ne l'avaient pas habitué. C'était l'ouvrage amusé d'artistes qui ne songeaient qu'à réaliser des idées nouvelles et à se satisfaire eux-mêmes, sans le secours des intermédiaires professionnels. On osait au Chat Noir, art ou pensée, ce qu'on n'eût pas osé ailleurs, sans soulever les *objections* toujours prêtes des directeurs ou des éditeurs, qui croient plaire au public en flattant ses préjugés, et en le servant selon la formule.

Et c'est pour cela que depuis dix ans, délaissant les grands théâtres, les gens du monde vont passer leurs soirées à Montmartre.









CHRONIQUE

Parmi tous les arts, le plus digne de notre étude est celui de la toilette féminine. Les femmes ne sentent pas toujours que cet art-là leur appartient exclusivement et qu'elles pourraient s'y spécialiser sans déchoir, car les hommes n'y ont rien à faire, que de tâcher de comprendre, et d'admirer.

Les femmes, pas toutes! Il faut la dotation céleste.

Certaines ont le don de l'élégance jusqu'au miracle ; d'autres, pendant toute leur vie, et malgré tout l'argent dépensé, ne seront jamais que des ratées. Le corps parfait de la femme, sa taille bien proportionnée, un juste degré d'embonpoint, ce ne sont pas toujours des raisons d'élégance. Il faut le goût décoratif spécial, et les femmes nous étonnent parfois par des trouvailles de couleur ou de coupe qui équivalent au bonheur de pinceau de nos peintres les plus admirés. C'est pourquoi la *Revue des Quat'Saisons* tient à honneur de placer la mode en tête de sa chronique d'art. Elle regardera passer les élégantes, tâchera de pénétrer le sens de leur parure, ses origines dans l'histoire du costume, ses raisons immédiates, et notera trimestriellement les lunes de la mode et les sautes de vent de sa girouette.



On ne discute pas avec elle : c'est dommage. Nous aurions bien voulu pourtant nous insurger contre la mode tailleur qui menace de détruire peu à peu la libre fantaisie féminine, en emprisonnant la

femme dans des fourreaux parçils à ceux que les tailleurs nous fabriquent à nous-mêmes.

Un petit frère juponné de drap noir, voilà ce que devient peu à peu la gracieuse personne que nous aimions à voir baignée dans les mousselines, les dentelles, les soies brillantes et colorées, et toute charmarrée de pompons, de jais, de pastilles, d'effilés, de ruchés, de broderies, et toute fleurie, et tout enrubbannée, et suivie de traînes aux grands plis cassés, qui, en se renversant, laissent voir d'autres soies et d'autres dentelles, et d'autres mousselines, jusque dans la pénombre bleuâtre où se perd le haut du pied, et où le bas de la jambe se devine : la femme parée, la seule jolie chose qui ai survécu du xvii^e siècle dans le naufrage de la grâce et de la couleur chères aux ancêtres!

— Les tailleurs auront beau faire, se disent les galants, nous aurons vite débarrassé nos amies du fâcheux uniforme de l'androgynisme et nous retrouverons tout de même la femme, toute femme de la tête aux pieds, avec, entre l'une et les autres, et parmi les dentelles et les rubans retrouvés de la chemise et des culottes à sabot, les divers avantages inhérents à son sexe. Mais pas du tout! les voici en présence de la chemise-pantalon, qui fait de la femme un clown de batiste, ou du maillot anglais,



la *combinaison*, qui la fait toute pareille au mannequin des ateliers de peintre, l'horrible mannequin moulé dans le tricot de soie et d'où s'échappe, par une déchirure, un peu de filasse ou de crin végétal.

Mais on nous promet que la girouette va tourner au printemps : déjà, en effet, les dessous apparaissent partout, aux vitrines en vogue, plus ornés, plus fanfreluchés, plus tatafouillonnés, comme disait Gautier,



que jamais. Ceci est un progrès, même sur le XVIII^e siècle. Il faut voir, dans les collections, les doublures grossières des jupes de nos arrière-grand'mères, leurs chemises ! Quels rudes tissus, quelle négligence de tous les raffinements ! Cela laisse penser que les soins de nos Parisiennes d'aujourd'hui, tant de savons, de pâtes, de brosses, d'éponges, de pinces à épiler, de grattoirs, de polissoirs, de pierres ponce, etc., étaient totalement inconnus. Des pots à eau grands comme des burettes, des cuvettes grandes comme des rince-bouches ! Nos petites femmes barbo-

tent plus largement, elles lissent leurs plumes délicatement, comme les canards japonais, et l'habitude du tub leur restitue les propretés païennes.

Le costume tailleur, le paletot sac, les renards empaillés, la grande cape grise, les feutres Louis XIII à petit fond minuscule, décorés d'une écharpe dont l'effilé pend sur l'épaule gauche, les chapeaux ailés qui avancent pour cacher les yeux, les manches



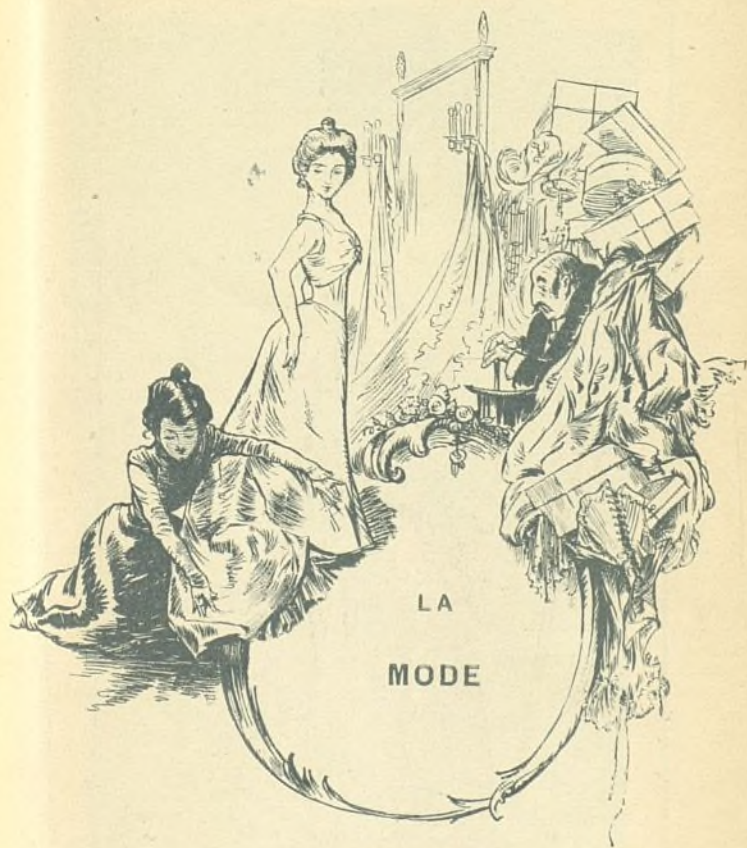
plates aux épaules, longues sur les mains jusqu'à faire mitaine autour du pouce, les jupes plates en haut, et par le bas évasées en campanule retournée, les boléros échancrés autour du col et, comme la robe, garnis de découpages et de broderies; voilà ce que l'hiver de 1900 laissera dans les collections de la mode parisienne. Il y a eu de plus mauvaises époques de costumes. Quant aux vêtements de fantaisie, aux dominos du bal de l'Opéra par exemple, ils n'ont malheureusement pas varié, c'est toujours la femme sac de bonbons, qui cache ses friandises



sous des ruchés de dentelle et de soie sans caractère et sans grâce. Conseillons-lui le masque indou, d'or martelé et incrusté de pierres et de diamants, vu dans un bal d'étudiants, et dont nous avons gardé l'impression : les yeux brillent dans cet écrin d'une complication raffinée avec une étrange expression. Idole ou petit serpent ? Il y aurait là, pour nos bijoutiers d'art, le thème de fantaisies délicieuses, une branche inédite du *modern style*.

La toilette est le premier des arts. Donnons la seconde place à la peinture, et signalons quelques-unes des belles choses qui se préparent dans les ateliers.

A tout seigneur tout honneur. Ce génial artiste auquel notre admiration donne la première place parmi les Fantaisistes, Jules Chéret, prépare depuis quelques années, dans le silence et le travail acharné, son passage de l'art de l'affiche, où il était maître incontesté, dans celui de la grande décoration. Pour les attentifs de son œuvre accomplie déjà, il apporte à la peinture décorative une note nouvelle, personnelle, et des qualités de couleur, de grâce, de composition et d'esprit qui permettent de l'égalier aux plus grands décorateurs ; tout de suite à la vue de





Ayuntamiento de Madrid



LA MODE

Ayuntamiento de Madrid



ces grandes pages de peinture, les noms de Watteau, et de Fragonard viennent à la pensée.

Est-ce une des faiblesses de notre jugement de toujours chercher des filiations et des origines ? Nous ne le croyons pas ; il n'y a pas plus de génération spontanée en art que dans la nature, mais l'artiste a la précieuse faculté de choisir lui-même ses ascendances.

Si Chéret marche sur les traces de Watteau et Fragonard, c'est sans imitation mesquine, sans tenir les pans de leurs habits brodés. Le petit-fils du doux et mélancolique créateur de l'Art français est le peintre de la joie : le fils du délicieux libertin Frago, qu'il égale pour la fougue de l'exécution, est, sans pruderie, d'une dignité sereine et pleine de noblesse : les acteurs de sa comédie sont de leur mieux pour charmer les yeux des spectateurs, et y réussissent pleinement, mais ils ne se lutinent point entre eux, et ce Pierrot, que Frago eût jeté, fou d'amour, parmi les jupes de cette Colombine si joliment chiffonnée de satin jaune, reste dans les toiles de Chéret parfaitement chaste de mouvement et d'intention.

Cette retenue est d'une distinction suprême. Watteau lui-même, pourtant si froid dans sa grâce, mettait parfois une flûte équivoque aux doigts du musicien qui veut charmer Aminte, et soulignait d'un *aliter intenta*.



Tout Paris ira voir le rideau que Chéret vient d'achever pour le nouveau théâtre du Musée Grévin. Du fond d'une nuit bleuâtre où la lune voilée de brumes se cache sous les ailes d'un moulin de rêve, arrivent en théorie joyeuse les personnages de sa comédie : « ...un essaim d'histriens en voyage, » aurait dit Hugo. Parmi eux, au premier plan, luit doucement, dans sa jupe de satin cassé, la Colombine de Chéret, cette exquise personne qui est le délicieux total des grâces parisiennes de notre époque.



La plupart des artistes imaginatifs ont poursuivi toute leur vie l'idéal de la beauté et de la grâce féminines, qui sont éparses dans le monde et mêlées à la laideur et à la disgrâce comme l'or aux scories ; ils ont trouvé ici et là, sur le visage ou le corps des aimées, un fragment de l'une et de l'autre, et la femme qu'ils offrent à nos regards est la résultante de cette observation constante.

Cela, croyons-nous, place les Fantaisistes au-dessus des peintres de morceau, qui sont obligés, si bons ouvriers soient-ils, de s'en tenir aux charmes du modèle qui pose devant eux, sans pouvoir généraliser et s'élever au type.

Nous tenons la Colombine du Musée Grévin pour la plus réussie de ces redites où Chéret a tenté de nous confier sa compréhension de la Parisienne.

Autre chose est la question de facture, que l'on ne peut exprimer par la plume. Que nos lecteurs aillent goûter le charme de la mystérieuse nuit qui sert d'écrin au cortège de Colombine. Ils attendront ensuite impatiemment de voir, à l'Universelle, les panneaux commandés par la Ville de Paris pour le fumoir de l'Hôtel de Ville.



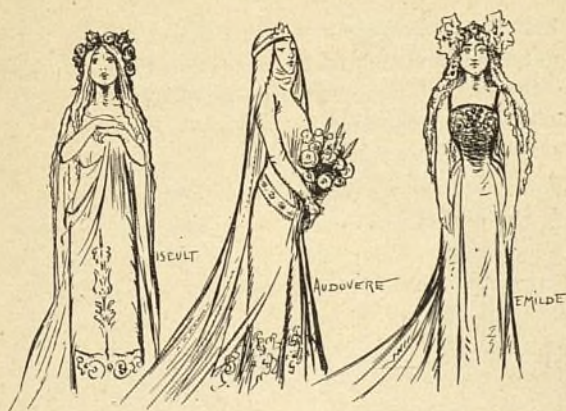
Le soir même du jour où Chéret nous avait promené parmi les féeries de son rêve, le hasard nous amenait dans une forêt, chimérique également, et de même peuplée de fantômes délicatement évoqués. Forêt de décors, à l'Odéon, où glissent les rayons d'une lune électrique. On y voyait courir sur les mousses, dans la pénombre favorable, les *Princesses de légende* : Viviane, Mélusine, Tiphaine, Oriane, Emilde, Elaine, Iseult et la princesse Audovère, cruelle et charmante. Leurs voix étaient celles de M^{lles} Sorel, Laparcerie, Segond-Weber, de Felh et Midzi-Dalti, et le poète qui dictait leurs paroles



n'était autre que M. Jean Lorrain. Voix musicales, faites pour dire les vers. Vers exquis de grâce un peu hautaine, évasion, vers le pays des chimères, du plus clairvoyant spectateur de la vie moderne.

L'impression était profonde, car les beaux vers font vibrer des fibres lointaines; cependant les costumes, quoique fort beaux, et drapés sur de jeunes corps poétiques, ne nous ont pas complètement satisfait.

Il eût fallu, nous semble-t-il, mélanger les robes brochées, les grandes hermines et les nattes galonnées avec de plus anciens accoutrements: les fourrures et les lanières de la nuit des âges. Par exemple, un peu



de barbarie décorative eût bien accompagné la figure de Viviane.

Mode, peinture, poésie... dans le choix que nous faisons des choses qui nous ont apporté des joies d'artiste, pendant ce trimestre, faisons une toute petite place à la sculpture, pour que la jolie « Surprise » de Michel de Tarnowsky, dont la réduction vient de paraître, puisse rouler ses hanches voluptueuses sur le fronton de notre bibliothèque. Cela fait, ouvrons, sous le regard de ce nombril délicat, qui semble nous faire de l'œil, les portes de l'armoire et rangeons sur les rayons les plus beaux livres que ces trois mois aient vus paraître. Voici, de chez l'éditeur Carteret, *Bruges-la-Morte*, le chef-d'œuvre du pauvre Rodenbach, qui eût été si heureux du talent avec lequel le dessina-

teur Paillard exprime, du bout de son crayon, la langueur de la ville des béguinages et ses aspects mélancoliques. Il faut rendre cette justice à Carteret qu'il choisit heureusement les ouvrages qu'il offre à sa clientèle : *la Chanson des vieux époux*, de Loti, délicatement aquarellée par Somm; *la Maison du Chat qui pelote*, de Balzac, si bien ornée par Dunki; ces extraordinaires *Événements de Pontax* de Bergeret; *Gringoire*, l'é�incelante comédie de Banville; le *Balthazar*, d'Anatole France, — c'est le commencement de la bibliothèque d'un délicat de lettres. Le désespoir de Carteret est de n'avoir pu faire Cyrano, mais du moins a-t-il accaparé les japons de ce volume, où brillent de si beaux Besnard, de si beaux Flameng.

Voici, de chez Ollendorff : *la Locomotion à travers les Ages*, d'Octave Uzanne, qui contient de belles aquarelles d'Eugène Courboin; *Basile et Sophia*, de Paul Adam, dessinés par M^{lle} Dufau, une artiste qu'il faut suivre, car son exposition récente a été pour beaucoup de gens une révélation. *Les Confidences d'une aïeule*, le précieux volume d'Abel Hermant... Nous ne parlerons pas de son illustration, par modestie et pour ne pas faire de peine à M. Bérenger... Pour les



mêmes raisons, ne soufflons mot des images qui décorent le conte Mariani : *Trois filles et trois garçons*, de Maurice Montégut, prosateur puissant et poète charmant, dont la fantaisie est une des plus belles de ce temps.



Voici encore *les Péchés capitaux*, de Henri Detouche, recueil de belles eaux-fortes en couleurs, à la poupee, dont l'exécution est des plus curieuses. Nous ne pouvons résister au plaisir de citer quelques lignes de la préface que Detouche a ciselée en prose pour son livre. La donnée en est d'une indulgente philosophie.

« Les sept Péchés capitaux sont à l'âme humaine ce que les sept couleurs du prisme sont à la lumière. Nous les avons tous en nous.

L'orgueil est la conscience légitime de notre valeur. C'est par la luxure que s'opère la reproduction des êtres et la perpétuité de l'espèce. L'avarice est l'exercice d'une volonté résistant aux tentations des sens. L'envie est un stimulant. La colère, c'est l'indignation exaspérée. La gourmandise nous permet d'apprécier la saveur de toutes choses et de jouir de ce que la nature distille de meilleur dans son inépuisable alambic. La paresse, enfin, c'est le repos bien gagné souvent, ou la conscience profonde de l'inutilité de l'effort dans notre court séjour ici-bas.

Toutes ces manifestations sont naturelles, nécessaires, c'est de leur

jeu complexe qu'est faite la vie, et par elle que se sont constituées les sociétés... »

C'est bien l'esprit condensé de l'auteur des *Propos d'un peintre*, — un garçon qui a bien mal retenu son catéchisme.

Quand vous serez pénétré de ces principes, cher lecteur, et que par là-dessus vous aurez lu le délicieux livre de Pierre Valdagne, *l'Amour du prochain*, que Mélivet commente en marge par une spirituelle pantomime, vous serez tout disposé à prendre comme il faut la Vie, l'Amour, le Mariage..., et sans y mettre plus de sérieux qu'il ne convient.



REVISIÓN DEL MUNICIPIO

El Ayuntamiento de Madrid, en virtud de lo dispuesto en el artículo 1.º del Real Decreto de 1.º de Mayo de 1900, ha acordado que el Sr. D. Juan de Dios Martínez de Velasco, Ingeniero de Caminos, Canales y Puertos, sea nombrado para la revisión del Municipio de Madrid, en virtud de lo dispuesto en el artículo 1.º del Real Decreto de 1.º de Mayo de 1900.

Revisión del Municipio

El Sr. D. Juan de Dios Martínez de Velasco, Ingeniero de Caminos, Canales y Puertos, ha presentado el informe que acompaña a este expediente, en virtud del cual se ha acordado que el Sr. D. Juan de Dios Martínez de Velasco sea nombrado para la revisión del Municipio de Madrid, en virtud de lo dispuesto en el artículo 1.º del Real Decreto de 1.º de Mayo de 1900.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

- JEANNIK. Illustré de 87 dessins.
LE CABARET DU PUIIS-SANS-VIN. 95 dessins. Ouvrage couronné par
l'Académie Française.
LES AMOURS DE GILLES. 178 dessins.
LA LÉGENDE DE ROBERT LE DIABLE. Album in-4°. 53 dessins.
VIEILLE IDYLLE. 12 pointes sèches.
LES COUSETTES. 21 pointes sèches de H. Somm.
FRENCH ILLUSTRATORS.
QUELQUES ARTISTES DE CE TEMPS.
L'ENFANT PRODIGE. 90 dessins.
DIMANCHES PARISIENS. 25 eaux-fortes de Lepère.
CARNAVALS PARISIENS. 178 dessins.
-

Revue des Quat'Saisons

Librairie Ollendorff, 50, Chaussée d'Antin.

Prix de la livraison, 2 fr.
Abonnements d'un an 8 fr.

Les abonnés à l'année recevront seuls, avec le carton-couverture contenant les titre et table de l'année, un frontispice à l'eau-forte, gravé en couleurs par Louis Morin, et portant leur numéro d'inscription au registre des abonnements.

*50 Exemplaires sur papier vélin, avec suite complète
des fumés sur chine,*

100 Exemplaires sur papier du Japon.

Paris. — Typ. Chamérot et Renouard. — 38802.